

Petits contes cruels et une échappée

Galleries à Paris. Trois photographes
d'un quotidien fantastique, et un voyage
vers la beauté en mouvement

VALÉRIE MRÉJEN, galerie Cent8, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3^e. M^o Filles-du-Calvaire. Du mardi au samedi, de 10 h 30 à 13 heures et de 14 h 30 à 19 heures. Jusqu'au 1^{er} avril.

KOEN THEYS, Galerie Xippas, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3^e. Tél. : 01-40-27-05-55. M^o Filles-du-Calvaire. Du mardi au vendredi, de 10 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures ; samedi, de 10 heures à 19 heures. Jusqu'au 18 mars.

PASCAL MONTEIL, Galerie Alain Gutharc, 47, rue de Lappe, Paris 11^e. M^o Bastille. Tél. : 01-47-00-32-10. Du mardi au vendredi, de 14 heures à 19 heures ; samedi, de 11 heures à 13 heures et de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 11 mars.

ISABEL MUNOZ, Galerie Vu, 17, boulevard Henri-IV, Paris 4^e. Tél. : 01-53-01-85-85. M^o Sully-Morland. Du mercredi au samedi, de 14 heures à 19 heures. Jusqu'au 11 mars.

« Mon grand-père amenait ses maîtresses chez lui et faisait l'amour avec elles en couchant ma mère dans le même lit. Ma grand-mère, dont c'était le deuxième mari, demanda le divorce. Après avoir fait mine de vouloir se tuer avec un couteau de cuisine, il accepta gentiment. » Ainsi commence le récit de Valérie Mréjen, *Mon grand-père* (éd. Allia, 1999). Il faut lire cet étonnant petit livre, d'une froideur de ton inversement proportionnelle à l'effroi qu'il suscite, mélange de Sophie Calle et d'Hervé Guibert, pour aborder la première exposition personnelle à Paris, à la galerie Cent8, d'une artiste de trente ans, formée à l'École d'art de Cergy-Pontoise, et dont la notoriété enflamme vite.

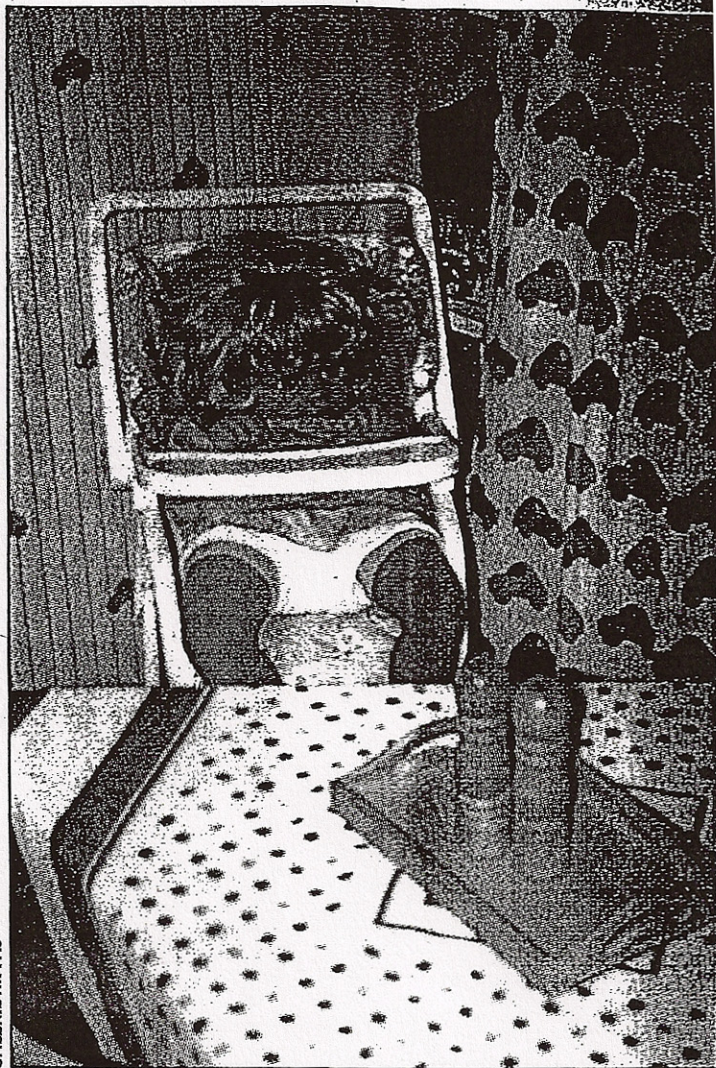
Aux cimaises, des photos de la série *L'Appartement de mon grand-père* (2000), où s'opposent le décor rustique, quelques joujoux sexuels

et des revues pornographiques. Un malaise s'installe, même si les motifs kitsch au mur donnent l'impression de déjà-vu. Au centre de la galerie, un grand écran et des moniteurs permettent de voir une quinzaine de films de deux ou trois minutes. Des proches de Valérie Mréjen, filmés en plan fixe, racontent des fragments de leur quotidien ou semblent le vivre en direct.

Une jeune femme décrit une nuit d'amour et un homme ses vacances, une fillette chante une chanson à une dame, une mère délivre des conseils à sa fille adolescente, un couple boit un verre et s'engueule, trois étudiantes élaborent un plan de travail... Ce n'est pas drôle mais on peut rigoler. On voit où Valérie Mréjen veut en venir : les mots dominent les relations humaines mais tuent tout sentiment. Sa façon de considérer l'image comme une table de dissection est dans l'air du temps, mais elle apporte au genre une belle touche personnelle.

Le quotidien est aussi au centre de la série *Les Maternelles*, que présente le Belge Koen Theys à la galerie Xippas en même temps qu'au Palais des beaux-arts de Bruxelles. Theys ne touche à rien, ne reconstitue rien. Il photographie des classes de maternelle quand les enfants sont partis. Mais c'est dans les fragments retenus qu'il transforme ces lieux de vie sonores en théâtres silencieux de la cruauté. Dans les dessins au mur, les poupées désarticulées, les figures grotesques, il n'est question que de crimes, de viols, de violence, de sang, de pendants, de rejets.

Avec cette approche sociologique et psychanalytique – a-t-on encore envie de mettre ses enfants à la maternelle ? Qu'ont-ils dans la tête, ces petits ? – Theys délivre une belle allégorie sur la perte de l'innocence que révèlent ces travaux d'enfants et sa façon de les cadrer. Car sa force est de ne pas



GALERIE XIPPAS

« A table », de Koen Theys (1999, 90 x 60 cm).

en rajouter – à la différence de nombreux photographes d'aujourd'hui – dans les couleurs glauques et les détails sordides de radiateurs, leur préférant un humour assez poétique.

Pascal Monteil, lui, maîtrise à merveille l'ordinateur, la palette graphique, les nouvelles techniques, ce qui lui permet de créer son monde de mille et une nuits et de fantasmes, de couleurs brûlantes et de personnages qu'il colle, détourne, assemble. Il y a des naturistes (également publiés dans un livre aux éditions Janvier) et des villes qui ne ressemblent en rien à celles annoncées en légende. Il y a surtout des images réduites à des stéréotypes agréables à regarder, sans plus.

A l'encontre de ces trois auteurs qui plongent dans les faits colorés du quotidien, Isabel Munoz invite au voyage intemporel. En Afrique noire et en Chine, où elle appro-

fondit son travail sur le corps et la danse, offrant des tirages somptueux en noir et blanc, charnels. C'est la Chine qui marque le plus. La belle Espagnole s'est rendue à deux reprises au monastère de Shao Lin, où se retrouvent des moines, également grands maîtres en arts martiaux.

Cette perfectionniste veut capter les muscles, les matières, les gestes les plus parfaits, en adéquation avec la recherche de ces virtuoses : une conjugaison de maîtrise et de relâchement. Et c'est vrai que les gestes sont éblouissants. Les corps sont suspendus : deux mètres du sol, dans de grands écarts parfaits, les visages sont impassibles. Un sentiment d'aisance domine ces instantanés d'un genre nouveau, à la fois posés et mis en scène, saisis et contemplatifs.

Michel Guerrin